



Dame de Noël, Ange ou fée ? Gustave Doré (Musée d'Orsay)

Noël dans le Vallon d'Erguel (St-Imier) et aux alentours

Le monde n'est plus ce qu'il était, il évolue par à-coups à une vitesse vertigineuse: plus rien ne se fait à son rythme (au rythme des saisons), plus personne n'a le temps. L'ère moderne a eu raison de la vie paisible de jadis. L'année est devenue une succession plus ou moins contrôlable de rendez-vous, de semaines de cinq jours, de congés hebdomadaires, de débuts et de fins de mois. «Le temps c'est de l'argent», remarque l'homme moderne et il court à sa poursuite.

Face au modèle unique, aux fêtes uniformisées par la mondialisation, il est temps de retrouver et de perpétuer nos traditions et coutumes.

Le but n'est pas de revenir à un paganisme moderne, ni de se complaire dans la contemplation du passé, mais simplement de mieux connaître en respectant l'origine de nos fêtes.

En m'intéressant à l'histoire de la région il me paraît opportun de réveiller la Dame de Noël, la Bonne Reine Berthedont voici une synthèse de mes recherches

Pour le Musée du Père Noël - Carol Gertsch

La célébration de Noël, jour anniversaire de la naissance de Jésus, s'introduit chez nous probablement au temps des derniers grands brassages de population. On est encore imprégné des civilisations romaine et celtique. Et il faut le savoir pour comprendre comment la Fête chrétienne vient transcender les vieilles traditions et réjouissances du solstice d'hiver: elle conserve l'allure gaie de la journée du 25 décembre, *Natalis Solis*, en accentuant son message d'espérance. La foi chrétienne va s'affirmer au fur et à mesure que les santons évinceront les statuette du culte romano-celtique.

Cette insertion de Noël dans le calendrier populaire semble prendre d'ailleurs, dès le Moyen Age, l'allure surtout d'une fête de famille. On suit bien entendu les cérémonies dans les lieux saints que l'Eglise a enrichis (imageries populaires dans une intention a la fois éducative et récréative.) Mais chez soi on a conservé des croyances diverses auxquelles on est resté fort attaché.

En 1530, la Réformation s'installe partout dans notre région; elle enlève des églises les ornements catholiques et donne un caractère plus austère à la fête de Noël, la mettant en parallèle avec celles de Pâques et de Pentecôte, puisque la Cène sera célébrée à ces trois occasions, ainsi que l'usage en est rappelé par les Actes du Synode de Berne de 1532.(1) Noël s'affirme ainsi comme un des grands moments de l'année. Mais symptomatique est la réaction qui se produit chez notre toute proche voisine de l'ouest, la Seigneurie de Valangin, où la célébration de la fête de Noël sera supprimée des décennies durant, parce qu'elle est occasion de perpétuer des superstitions.

Et c'est parce qu'il veut rendre à Noël sa dignité et sa spiritualité que le pasteur Abraham Bosset, de La Neuveville, souhaite changer la façon de célébrer cette fête. Cette affaire brochant sur d'autres secoue la bourgade de 1658 à 1663 et entraîne l'exil du ministre.(2)

Si des remous secouent sporadiquement l'Eglise, le peuple, lui, perpétue visiblement la tradition de la fête de Noël en famille, dans une célébration que son hospitalité naturelle rendra plus chaleureuse encore. Plus qu'à toute autre époque de l'année, les longues soirées de décembre vont permettre la paisible confection de friandises diverses. Tresses, ouiques (vecques), bûches et bricelets seront préparés en prévision des veillées de Noël que l'on vivra chez soi ou chez des amis. On s'installera, au gré des occasions, dans la chambre de famille (le poêle) ou dans la cuisine. On relira les récits bibliques, on redira des contes de Noël, puis on dégustera les bonnes choses préparées pour la fête. Et on apportera au pasteur de la paroisse une part choisie de friandises.

Mais l'élément «fête» reviendra s'insérer dans la célébration officielle de Noël. Au cours du XIXe siècle, les unes après les autres, les paroisses adopteront la coutume de l'arbre de Noël. Les bourgeoisies, les communes ou des particuliers choisiront dans leurs forêts un sapin qui se prêtera bien pour être dressé dans le lieu de culte. Ce sera l'occasion d'une fête paroissiale.

Un personnage mystérieux surgit du fond des âges : la Dame de Noël.

Souvenir d'une fée celtique ou bien hommage à la bonne reine Berthe?

Qu'importe, après tout. Elle venait, le soir du 24 ou du 25 décembre, vêtue de blanc comme une mariée, agitant une clochette pour signaler son arrivée. Son voile lui permettait de conserver l'anonymat auprès des enfants auxquels elle apportait des cadeaux qu'elle distribuait après avoir entendu leurs chants ou leurs récitations et reçu leurs promesses d'être sages et de bien manger leur soupe.

Dans la vallée de Tavannes, elle accompagne un saint Nicolas à la barbe blanche et muni d'un gourdin.(3) A propos de dames de Noël, il faut aussi signaler ces

personnages aux voix acides et criardes que mentionne le pasteur Gerber et qui semblent se rattacher dans le Haut-Erguel à de très vieux rites païens.(4)

Ceci nous conduit à évoquer enfin quelques croyances populaires concernant le temps de Noël et qui paraissaient vivantes encore au début de ce siècle dans notre région, autant dans la Prévôté qu'en Erguel ou plus au sud. Le pasteur Pierrehumbert en cite une demi-douzaine.(5) La nuit de Noël, on fond des plombs et les formes qu'ils prennent dévoilent l'avenir. On ira écouter aux ruches d'abeilles, et le bourdonnement qu'on y entendra permettra de prédire ce que sera l'année future. Ailleurs, la fille qui, à Noël, heurtera au boiton (porcherie), saura par la réaction du porc si son mari sera grognon ou d'heureux caractère. Elle pourra aussi se représenter la figure de son futur époux en tirant à reculons une branche d'un fagot. Les douze morceaux d'oignons coupés, éventuellement salés, et destinés à prédire le temps qu'il fera l'année suivante, étaient souvent préparés à Nouvel-An, mais ils pouvaient l'être aussi dès le jour de Noël ou le 26 décembre. Sait-on encore, dans le Haut-Vallon de Saint-Imier, que «pour faire qu'on puisse tirer du lait au vache, faut abreuver toute les beste de la maison, ou bien seulement les vaches, le jour de Noël, devant soleil levant»? (6) Et on y a sans doute oublié que le levain et le pain de Noël ont des vertus pour bêtes et gens contre certains maléfices.

Pierre Léchet

1 Actes du Synode de Berne de 1532, chapitre XXII. Édition de Lausanne 1936, p. 96.

2 Charles-A. Simon, Le Jura protestant de la Réforme à nos jours, Ed. La Vie Protestante, 1951, pp. 142 sqq.

3 Charles Frev. Histoire et chronique de Malleray, Tavannes 1926, pp. 246 et 247.

4 Robert Gerber. Le folklore du Haut-Erguel. In Actes de la Société jurassienne d'Emulation 1928. pp. 53 et 54.

5 Philippe Pierrehumbert, Folklore jurassien. In Actes de la Société jurassienne d'Emulation 1917. pp. 127 et 128.

extrait du livre "Noël dans les cantons romands", édité chez Payot Lausanne en 1980

Mais cette dame de Noël va disparaître, comme le relate **Maurice Born** dans son article "La fête fantôme de St-Imier"

(extrait de "L'esprit de la fête populaire" paru dans Présence, le cahier no 35 - octobre 1988 - de l'Alliance culturelle romande, Pully)

"Venue du fond des âges, la légende des dames de Noël, amalgame moyenâgeux de coutumes celtes et de l'image de la bonne Berthe fileuse, avait dans notre région une existence bien réelle. Berthe, devenue fée à la quenouille, était considérée comme la gardienne des vertus domestiques. Elle surveillait les demeures: «*Malheur à l'enfant insoumis, paresseux ou gourmand, Malheur à la jeune fille coquette (...), à la ménagère qui balayait mal (...). La fée s'en vengeait par mille espiègleries. Elle dépêchait ses servants, espèces de lutins familiers qui agissaient sous ses ordres, pour fouetter les moutards, casser les miroirs, bourrer les mets d'étoupe, brouiller les écheveaux(...)*» On imagine assez le parti que la jeunesse d'ici pouvait tirer de pareille légende. Dans les soirées précédant Noël, des groupes d'enfants, des jeunes gens déguisés et masqués parcouraient le village en lutins braillards, imitant les cris d'animaux et semant le désordre dans les foyers... ces désordres ne pouvaient durer. Ils ne durèrent pas. On réunit, au début d'octobre 1878, une assemblée composée de la commission d'école, de la bourgeoisie et de la municipalité.

Il a été question dans cette séance des mascarades grotesques et dégoûtantes qui ont lieu dans les rues aux environs de Noël et du Nouvel-An. L'assemblée a décidé d'en référer à la prochaine assemblée

générale de la commune municipale, laquelle sera invitée à voter l'interdiction de ces mascarades.

Le 21 octobre 1878, ladite assemblée décidera à l'unanimité de «*défendre pour l'avenir toutes les mascarades qui ont coutume de circuler à certaines époques de l'année, notamment à la veille de Noël*» .

Les pulsions de la jeunesse, portée à se soustraire à l'autorité et à s'adonner au libertinage, à une vie sans règle, soumise aux passions de l'âme et du corps qui risquent de l'entraîner vers un rejet des valeurs, qui veulent privilégier les droits et minimiser les devoirs devaient à leur tour être sanctionnées.

et nous espérons que cette Dame de Noël, cette Bonne Reine Berthe reviendra et fera cette tradition.

Qui est en fait cette Bonne Reine Berthe ?

Un désaccord d'historien existe, voici d'abord le conte :

Quand la reine Berthe chevauchait sur les chemins de Romandie



image extraite de l'exposition à la Salle Cluny à Payerne durant l'été 2002

Naguère encore, les Jurassiens et les Bernois se servaient d'expressions apparentées. Par exemple, lorsque les gens vivaient dans la concorde et la prospérité, on comparait l'atmosphère qui régnait à celle «du temps où la reine Berthe filait». Pourtant, on savait bien qu'au 10^e siècle de notre ère, alors que les Sarrasins arabes et les Hongrois de l'Est ou les Huns fondaient de tous côtés sur l'Helvétie, les temps étaient agités et dangereux. Mais on savait aussi que les populations vivant sur les terres de la reine des Burgondes - à Payerne, dans le Pays de Vaud, dans le Jura, ou encore autour de ses

châteaux de Bümplitz et de Spiez - étaient si accommodantes qu'elles avaient toujours trouvé le moyen de vivre en bonne intelligence.

Dans cette vaste contrée, on raconte que la reine Berthe continue à chevaucher pendant les nuits étoilées, sans se soucier des frontières qui la divisent. Elle rend visite aux villages et aux domaines où les gens savent vivre dans l'harmonie et leur apporte sa bénédiction.

Il semblerait en effet que longtemps encore après sa mort, la bonne souveraine ait gardé l'habitude de parcourir ses terres. Son visage lumineux apparaissait aux fenêtres, car elle voulait savoir si les jeunes Filles étaient habiles à filer et si tous les travaux ménagers étaient accomplis comme il convient. De son vivant déjà, la reine s'était toujours intéressée aux tâches domestiques, sans hésiter à montrer personnellement l'exemple, convaincue que le soin voué aux travaux du ménage était beaucoup plus important pour la prospérité de son royaume que les faits d'armes des guerriers.

Dans ses chevauchées, la bonne reine ne manquait jamais de veiller à ce que les montures reçoivent leur part d'avoine ou de froment et à ce que tous les animaux soient traités convenablement. «D'après la légende, Berthe n'était pas seulement la reine de ses sujets», affirme un Jurassien, «elle se considérait aussi comme la protectrice des animaux et des elfes: d'ailleurs, ces derniers l'accompagnaient dans ses chevauchées et l'assistaient de leurs pouvoirs magiques.»

On raconte que la souveraine se tenait souvent sur la tour de Gourze, cet avant-poste du Jorat qui domine Cully. Enveloppée dans des vêtements d'une blancheur éclatante, sa longue chevelure flottant au vent, elle se tenait sur les murailles qu'elle avait fait ériger pour protéger ses sujets des hordes sauvages. C'est surtout à l'approche de l'hiver lorsque les bancs de brouillard montent du sol détrempé, qu'on pouvait la voir entourée de sacs de grains pleins à craquer. Elle répandait généreusement la semence de la récolte à venir et les gens savaient apprécier la prospérité que la reine leur assurait ainsi. Mais ils savaient aussi que s'ils voulaient en bénéficier il leur fallait s'en montrer véritablement dignes.

Dans la région lémanique, en particulier c'est à la période de Noël, et notamment pendant la nuit de la Nativité, que la reine Berthe faisait de préférence ses apparitions. Au cours de ces longues nuits, elle aimait à parcourir ses terres au trot de sa monture, entourée d'une suite d'animaux et d'elfes. Le cortège s'arrêtait devant chaque maison et chaque domaine. On regardait si les animaux étaient bien soignés dans les étables, si les chambres des maisons étaient aérées et si la propreté y régnait. Cet examen sévère et approfondi aurait pu constituer une tâche insurmontable pour les elfes, mais il se produisait un autre miracle qui leur facilitait le travail: ces nuits-là, tous les animaux vivant sous les toits des hommes recevaient de la reine le don de la parole. Chiens, chats, chevaux, vaches, chèvres, poules et oies, tous rendaient compte à la troupe des elfes de ce que les hommes avaient fait pendant l'année. On pouvait se fier à ces témoignages car il est bien connu que les animaux ne savent pas mentir et ignorent toute calomnie.

Si Berthe et sa suite devaient constater qu'une ferme était mal tenue et si cet état de choses se prolongeait jusqu'à la prochaine chevauchée de la reine, celle-ci retirait sa bénédiction à la maison, sur laquelle pouvaient désormais s'exercer les influences néfastes tenues à distance par son pouvoir magique. La basse-cour n'était plus à l'abri des renards et des fouines, les étalons et les taureaux se libéraient de leurs licous, le gel s'attaquait aux provisions et les rendait immangeables. En l'espace d'une génération, les paysans qui n'avaient pas bien tenu leur domaine et n'avaient pas pris convenablement soin de leur bétail se trouvaient réduits à la mendicité.

On assure que la bonne reine ne privait jamais une demeure de sa bénédiction sans avoir averti ses habitants. Certains affirment que Berthe laissait planer l'ombre de sa menace sur la maison coupable pendant deux périodes de Noël: tous les malheurs terribles qui pouvaient frapper les gens s'ils ne s'amendaient pas apparaissaient aux paysans, à leurs servantes et à leurs valets dans des cauchemars effroyables.

Malheur aux négligents qui faisaient fi des apparitions nocturnes et de leurs avertissements, en se persuadant que ce n'était que de vains songes, occasionnés peut-être par les repas de fête trop copieux! La punition ne manquait jamais: à la troisième Noël, la reine Berthe ne s'arrêtait plus chez eux, et c'étaient la ruine et la désolation qui entraient dans leur maison.

LA PAIX ET LA JOIE REGNENT GRÂCE AU ROUET

Dans le canton de Berne, dont le jura neuchâtelois et sur les bords du lac de Morat, tous mes interlocuteurs s'accordent au sujet de la reine Berthe. La souveraine considérée comme une sainte de son vivant déjà, était parvenue à faire régner la concorde entre les jeunes filles et les femmes mariées de son royaume, qui ne se querellaient plus. Le soir, elles s'installaient à leurs rouets dans la salle commune — ou en plein air lorsqu'il faisait beau. Pendant que les fils couraient entre leurs doigts habiles et que les rouets bourdonnaient, les femmes chantaient de jolies chansons; à moins qu'une aïeule pleine de sagesse ne racontât des histoires, des temps légendaires. Et tout cela sans le moindre mot acerbe ni la moindre remarque perfide.

Tous ceux qui avaient accompli leurs tâches journalières comme le souhaitait la reine pacifique vivaient en harmonie et en bonne intelligence. Même lorsque les farouches guerriers sarrasins et hongrois faisaient irruption, ils ne parvenaient pas à susciter l'animosité entre les habitants pour mieux les soumettre ensuite à leur domination. C'est ainsi que dans la Bourgogne de la reine Berthe l'amour régnait entre les diverses populations, comme entre les humains et les animaux. Au bruit des rouets, les chants et les contes se gravaient dans l'esprit des fileuses et inspiraient leurs rêves — qui, bien souvent, devenaient réalité. Les jeunes gens accompagnaient les fileuses sur le chemin du retour. La tendresse ne tardait pas à s'épanouir dans ces jeunes cœurs, de sorte que l'on était convaincu que les rouets de la reine Berthe filaient les liens de l'amour.

extrait de "Suisse pays de légendes" de Sergius Golowin, éditions Mondo 2001
(Document transmis par Mme Isis Babando)



Voici l'avis de quelques historiens :

FÊTES LÉGENDAIRES DU JURA BERNOIS

Une charmante légende, dont le souvenir s'est perpétué dans la Suisse romande, se rattache à la fête de Noël. C'est pendant l'octave de cette solennité que Berthe de Bourgogne, la fileuse, la reine des bonnes fées, faisait son apparition dans les demeures.

Le Jura n'a pas encore oublié la pieuse et bienfaitante reine Berthe, *la bonne reine Berthe*, comme on l'appelle, dont le nom et la mémoire sont encore bénis parmi le peuple. Cette princesse avait, en 919, épousé Rodolphe II, roi de Bourgogne transjurane. Après la mort de celui-ci et pendant la minorité de son fils, le roi Conrad, Berthe fut chargée d'administrer

le royaume et s'en acquitta avec tant de sagesse et de sollicitude que son nom devint synonyme de vertu et de charité.

Qui n'a entendu parler de l'humble et gracieuse souveraine qui, montée sur son palefroi et le fuseau à la main, allait de château en château, de monastère en monastère, de métairie en métairie, semant sur son passage les œuvres de piété et de bienfaisance ? Elle encourageait les défrichements, faisait planter des vignes, protégeait et soulageait le pauvre serf. Un jour, la reine de Payerne, ainsi l'appellent les traditions de la Transjurane, rencontra dans les pâturages une jeune paysanne qui filait, en gardant son troupeau. Berthe, charmée, fit un riche présent à la jeune fille. Le lendemain, les dames de sa suite parurent toutes devant elle une quenouille à la main.

Mais la reine souriant à cet aspect : « Mesdames, dit-elle, la jeune paysanne, comme Jacob, est venue la première et a emporté ma bénédiction (Alexandre Daguët, *Histoire abrégée de la Confédération suisse*). ».

On attribue à la reine Berthe la construction et la réparation d'un grand nombre d'églises et d'abbayes et, entre autres, des églises de Moutier-Grandval, de St-Imier et de St-Ursanne, un de nos plus précieux monuments d'architecture religieuse.

Elle se plaisait à visiter son peuple et résidait tour à tour dans les- villes et les villages de son royaume ; cependant son séjour préféré se trouvait à Payerne, dans le canton de Vaud. On a cru y découvrir son tombeau, en 1817, dans la chapelle de l'ancien couvent de St-Michel.

Il est en pierre de grès massif, sans aucune gravure. Transporté aujourd'hui dans le temple, on l'a recouvert d'un marbre noir avec une inscription latine commémorative, dont voici la traduction :

Son nom est en bénédiction
Et son fuseau en exemple :
Elle fonda des églises
Et fortifia des châteaux ;
Elle ouvrit des chemins
Et défricha des terres.
Elle nourrit les pauvres
Et fut la mère et les délices
De notre patrie transjurane.

A l'inauguration de ce monument, en 1818, on chantait :

Ta mémoire est toujours bénie,
Ton souvenir est toujours beau ;
Repose en paix, reine chérie,
Dans nos cœurs et dans ce tombeau !

Les bienfaits et les rares qualités de la reine Berthe étaient cités à tous propos pour servir d'exemple et de modèle à la jeunesse. Les mères de famille l'invoquaient pour veiller sur leurs enfants, les assister *dans* la première éducation et contraindre les petits révoltés à l'obéissance, soit par des menaces, soit par des récompenses.

L'imagination populaire en fit peu à peu la fée protectrice des mères et la gardienne des vertus domestiques. On se la représentait vêtue simplement d'une longue robe flottante, avec une baguette enchantée à la main et une quenouille au côté, car la reine Berthe était une fileuse infatigable qui donnait constamment l'exemple du travail. Elle venait errer, durant la nuit, autour des demeures, pour examiner si tout était en ordre, s'il y régnait la propreté et l'économie. Malheur à l'enfant insoumis, paresseux ou gourmand !

Malheur à la jeune fille coquette qui négligeait son fuseau pour son miroir ! Malheur aussi à la ménagère qui balayait mal les chambres, rangeait peu soigneusement son linge dans l'armoire, préparait des repas dénotant trop de gourmandise ou négligeait son étoupe de lin ou de chanvre ! La fée s'en vengeait aussitôt par mille espiègleries. Elle dépêchait immédiatement ses *servants*, espèces de lutins familiers qui agissaient sous ses ordres, pour fouetter les moutards, casser les miroirs, bourrer les mets d'étoupe, brouiller les écheveaux, emmêler la filasse, tirer la couverture du lit des dormeurs, renverser le bol de lait d'une vachère peu soigneuse et même faire périr la plus belle bête de l'étable, dans un ménage peu soucieux d'une sage économie.

D. Monnier, *Traditions populaires comparées*, nous apprend qu'en Allemagne, la Souabe, la Thuringe et la Franconie ont une *Wilda-Bertha* qui rôde avec sollicitude, durant les nuits, autour de la demeure des mères de famille, et les seconde merveilleusement dans l'éducation de l'enfance. Le nom de Berthe a été donné, dans le moyen âge, à plusieurs princesses d'origine germanique.

Du temps que Berthe filait, ajoute-t-il, se dit encore en style plaisant pour reporter la pensée des auditeurs à une époque très reculée : c'était probablement la période antérieure au paganisme où l'on représente la déesse de la Terre, la mère commune des humains avec une quenouille, symbole du travail. C'est pour offrir aux yeux des mères de famille, le plus souvent possible, l'exemple des occupations utiles que la quenouille figurait au bras de toutes les fées, d'où nous est venue l'expression : *filer comme une fée*, pour dire filer dans la perfection.

La Haute-Bourgogne a eu sa *Berthe* fileuse comme le pays des Francs... Une ancienne église de Payerne se flatte de posséder sa sépulture. On y montre la selle de la reine Berthe, remarquable par la place qu'y occupaient sa quenouille et son fuseau... On montre également aux voyageurs une prairie devenue célèbre par la récompense que la reine y décerna un jour à une fille qui filait, en gardant ses brebis, et où, depuis ce temps, la jeunesse est dans l'usage d'aller chanter et danser *la ronde du fuseau*.

C'est ainsi que le nom de la reine Berthe appartient autant à la légende qu'à l'histoire positive. Faut-il s'en plaindre ? Nous ne le pensons pas, puisque cette substitution a valu, pendant de longs siècles, aux générations précédentes, les exemples toujours fructueux, la protection toujours accessible de cette gardienne des vertus et des joies du foyer.

extrait du livre de M. Célestin von Hornstein, "Fêtes légendaires du Jura bernois"

Sources et ouvrages principaux consultés : Archives de l'ancien Evêché de Bâle, - Actes de la Société jurassienne d'Emulation, Désiré Monnier, Traditions populaires comparées, 1854. - A. Quiquerez, Souvenirs des temps celtiques, 1856. - A. Quiquerez, Monuments de l'ancien Evêché de Sale, 1864.



Les Fileuses

Avec l'approche du solstice d'hiver une série d'interdits en liaison symbolique étroite avec cette époque de l'année était connu, dont l'interdiction du filage. En Alsace, la «petite dame de l'Avent» était redoutée par les fileuses, car celles qui s'attardaient voyaient leur quenouille vide se remplir à nouveau.

En Suisse romande, il fallait même cacher cet outil sinon la *Tsaôfhe Vidhe*, une vieille fée montée sur un cheval aveugle, venait emmêler les étoupes. À Fislis, le soir de Noël, on raconte que les fileuses qui oubliaient de s'arrêter se retrouvaient sous le pouvoir d'une femme nommée *die Hechegaukier*. Celle-ci déposait sur le rebord des fenêtres douze bobines que les fileuses se trouvaient dans l'obligation de remplir dans la nuit, sinon le malheur s'abattrait sur elles. Pour échapper à cette femme de « l'Autre Monde», il fallait filer sur chaque bobine trois fils courts au nom de la sainte Trinité. Dans la mythologie germanique, deux figures importantes, *Holda* et *Perchta*, se confondent presque. La première se manifeste la nuit de Noël, l'autre à l'Épiphanie. Elles sont toutes deux fileuses, mais aussi selon Arnaud d'Aprémont, meneuses de la « chasse sauvage ». En dépit de leur aspect inquiétant, elles distribuent des cadeaux aux enfants. Perchta, dite «la Brillante», mais aussi «la Fileuse», est la grande déesse des Germains, «la Frigg/Frigga des régions nordiques, dont l'attribut principal est justement la quenouille. Elle aussi emmêle le chanvre des négligentes surtout au temps de Jul, le Noël Scandinave ».

La *Tante Arie* de Franche-Comté rappelle beaucoup Perchta. Elle file sans cesse et ennuie elle aussi les pauvres fileuses qui oublient cet interdit en général expliqué par la symbolique du rouet: son mouvement circulaire doit s'arrêter au moment du solstice d'hiver pour ne pas agir sur l'astre solaire lui-même. L'acte de filer rappelle l'acte créateur du monde, « il devait y avoir comme une contradiction magique à faire tourner cette roue assimilée à la roue solaire, il ne fallait pas la faire tourner trop tôt», écrit Gérard Léser.

extrait du livre de Martyne Perrot - Sous les images - Noël - Editions du Seuil 2002



Pendant l'Avent et parfois jusqu'au jour de l'an, filer sera interdit pour ne pas entraver le mouvement de renouveau qui s'amorce au moment du solstice d'hiver.
(*Illustrated London News*, décembre 1871.)

La Reine Berthe

extrait de "Schweizerisches Sagenbuch" de Kohlrusch C., Leipzig 1854 (p.401-407)

La reine Berthe est une figure du royaume de Bourgogne (888-1033) dont la tradition raconte qu'il aurait résisté aux invasions des sarrasins musulmans et des hongrois "encore païens" que la légende assimile aux Huns. L'auteur a rassemblé des souvenirs populaires de cette époque dans le Jura, à l'école de Vallamand, sur le lac de Morat (grâce aux connaissances de deux instituteurs férus de folklore, René Neuschwander et Georges Jeanrichard de Köniz et Spiez). Il me semble incontestable qu'il y a une amalgame entre la légende de la reine Berthe et la croyance romande aux fées. (Faies, fatas, fadhas)

"Rien qu'à les voir on se sentait heureux de vivre, et celui qui avait eu le bonheur d'en rencontrer en gardait le souvenir ineffaçable." A. Cérésolle op. cité.

Berthe - extrait du Dictionnaire historique de la Suisse (DHS) sur internet :

<http://www.sn1.ch/dhs/externe/protect/textes/F20781.html>

+957/961, reine de Bourgogne. Fille du duc Burchard (Bourcard) de Souabe et de la duchesse Reginlinde, En 922, B. épousa Rodolphe, roi de Haute-Bourgogne, battu par Burchard près de Winterthur en 919. Elle ne se manifesta guère en tant que reine. Au décès de Rodolphe (937), elle servit d'instrument sur l'échiquier politique et épousa Hugues, roi d'Italie. Veuve pour la seconde fois en 947, après un mariage apparemment malheureux (selon Liutprand de Crémone), elle passa ses dernières années en Bourgogne. Ses dons contribuèrent à la création du prieuré de Payeme, parachevée par sa fille Adélaïde. Celle-ci fit ensevelir sa mère à Payeme avant le 8 avril 961. La tradition qui fait de B. la fondatrice du monastère, repose sur un "testament" fabriqué au début du XIIe s., qui a entretenu jusqu'à ce jour en Suisse romande le souvenir de la "bonne reine Berthe".

L'épithaphe du bas Moyen Age, qui se trouvait dans l'abbatiale, fut détruite à la Réforme. A partir du XVe s., le culte rendu à la pseudo-fondatrice s'étendit à d'autres établissements religieux remontant à l'époque bourguignonne: Saint-Victor à Genève, Saint-Ours à Soleure (dans ce cas, B. prit la place de la reine Bertrude), Saint-Maurice à Amsoldingen et Saint-Imier. Le sceptre figurant sur l'un des sceaux des faux de Peterlingen fut interprété depuis le XVIIe s. comme une quenouille et mit en relation avec l'expression "du temps où la reine Berthe filait". Culte et légende connurent un vif essor à partir du début du XIXe s.: B. fut identifiée au jeune canton de Vaud (entre autres, par les écrits de Philippe-Sirice Bridel, la prétendue découverte de ses ossements en 1817, des manifestations historico-patriotiques). Sa personnalité inspira en outre une oeuvre littéraire de Charles-Albert Cingria

Sources imprimées

-MGH, DD, registre Bourgogne, 1977

-*Corpus inscriptionum medii aevi Helvetiae*, 1, 1984, 210-212

Bibliographie

-H.E. Mayer, «Die Peterlinger Urkundenfälschungen und die Anfänge von Kloster und Stadt Peterlingen», in *DA*, 19, 1963, 30-126

-*HS*, II/2; III/2

-A. Lombard, *La reine Berthe*, 1988

-V. Durussel, J.-D. Morerod, *Le Pays de Vaud aux sources de son hist.*, 1990, 73-82

Ernst Tremp/AN



photo extraite du Livre "Images 84" 1100^e anniversaire de St-Imier

Lors du 1100^eme anniversaire de St-Imier en 1984 La Reine Berthe est venue à Cheval depuis Payerne. La voici arrivant vers le Relais culturel et la Tour St-Martin

La tour St-Martin ,dite Tour de la Reine Berthe

- extrait du guide d'archéologie du jura bernois édité par la Société jurassienne d'émulation - 1997 Archives d'archéologies

Dédiée à saint Martin, l'ancienne église paroissiale de Saint-Imier s'élevait à l'endroit de la première sépulture de saint-Imier.

L'église a été détruite en 1828. Sa place est occupée actuellement par les bâtiments abritant le Centre de Culture et de Loisirs de Saint-Imier. Lors de la démolition de la nef, on trouva dans le choeur un sarcophage formé de plusieurs morceaux de tuf, mais il ne renfermait plus d'ossements.

L'horloge de la face nord est citée pour la première fois en 1629. Son mécanisme, fort bien conservé, est attribué à des artisans francs-comtois du XVIIIe s.

La fresque, de style baroque, reconstituée en 1970, remonte à la fin du XVIIe s., ainsi que l'auvent qui la protège. Un grattage des restes de cette fresque a révélé l'existence d'une autre, datant du XVIe s., aux armes de Philippe de Gundelsheim, prince-évêque de 1527 à 1553.

D'après les données fournies par les fouilles effectuées en 1986-87, destinées à mettre au jour les structures de l'ancienne église Saint-Martin, la tour, malgré son architecture rappelant l'époque romane, doit dater des XIV-XV s. A l'intérieur de la tour même, seuls quelques ossements ont été découverts. On peut y voir une cuve en pierre, ovoïdale, trouvée lors de la démolition d'un petit immeuble situé au sud-ouest du bâtiment. La charpente et l'escalier menant au beffroi ont été remplacés. La cloche ou gros-bourdon, dite tocsin, a été fondue en 1512 sur l'ordre du dernier prévôt du chapitre de St-Imier, Jean Belleney. La porte qui menait de la tour à la nef a été dégagée et un bel arc en plein cintre de pierre rougeâtre est ainsi apparu.

En 1904, des ouvriers, creusant le sol à quelques mètres de l'angle extérieur nord-ouest de la tour, ont exhumé un petit vase de terre cuite contenant quinze pièces de monnaies romaines en cuivre, s'échelonnant de l'an 70 jusqu'à 353. Le fait d'avoir été trouvées à proximité d'ossements ne prouve pas que ces pièces ont été mises dans une sépulture. Elles peuvent avoir été enfouies à l'approche des Alamans, au milieu du IVe s.

La tour Saint-Martin est souvent encore appelée tour de la Reine Berthe par les gens de la région. Ils s'imaginent qu'elle a été érigée grâce à la reine Berthe de Bourgogne, confondue avec la comtesse Berthe de Granges, épouse d'Ulrich II de Neuchâtel ; ces derniers firent de multiples dons à la paroisse et au chapitre de Saint-Imier.



Le Relais d'Erguel
dessin de Carol Gertsch



La Tour de la Reine Berthe
dessin d'Aragon

Qui est St-Martin ?

Originaire de Hongrie, saint Martin vécut au IV^e siècle; évêque de Tours, il fut le saint le plus populaire de l'ancienne France; patron des voyageurs à cheval et des rois mérovingiens, il a donné son nom à l'été de la Saint-Martin qui signifie le bref retour des beaux jours à l'arrière- saison, ainsi que le regain de jeunesse qui se produit parfois chez les hommes d'âge mûr. Il tient aussi sous sa protection de nombreux oiseaux, dont le martinet, qui par métaphore devint l'attribut des croquemitaines que nous connaissons.

Saint Martin est surtout connu pour son geste symbolique de partage qui mérite qu'on s'y arrête. Soldat, Martin, par un hiver très rigoureux, faisait des rondes autour d'Amiens. Rencontrant de nombreux pauvres transis, il leur distribua ses propres vêtements, ne gardant sur lui que sa chlamyde, sorte de cape très courte doublée d'une autre pièce. C'est ce « manteau » que Martin coupa en deux, ayant une apparition en rencontrant un autre miséreux. Il rentra alors presque nu au camp militaire... puis se convertit.

«Manteau de saint Martin» signifiait aussi depuis le Moyen Age et dans de nombreuses provinces les redevances diverses des baux, loyers et fermages. C'est le 11 novembre que ces dettes devaient être réglées de manière absolue à l'évêque ou au riche seigneur de la contrée. Curieuse tradition qui dénomme également ce que l'on donne au plus pauvre, à l'évêque et au seigneur et qui fait de ce saint celui qui donne tant de choses aux enfants.

En Catalogne espagnole, au siècle dernier, « on faisait croire autrefois aux petits garçons que, dans la nuit, saint Martin passait muni comme un pauvre de pain sec et monté sur un âne maigre et galeux; et qu'il mettait des châtaignes et d'autres fruits secs sur la fenêtre des enfants sages, des cendres et des crottes d'âne aux paresseux et aux mécréants. La veille au soir, les enfants couraient les chemins en soufflant dans des cornes de terre cuite et en criant au saint de ne pas oublier leur maison⁹¹. » Ici saint Martin ressemble étonnamment à saint Nicolas (dont le culte est plus ancien) dans ses attributs, mais un saint Nicolas soudain devenu plus misérable.

Actuellement c'est surtout en Belgique, en Hollande, en Allemagne et en Autriche (probablement du fait de l'influence de Martin Luther) que le saint donne des cadeaux aux enfants en ce soir du 11 novembre. Nous avons vu dans un chapitre précédent les processions étranges des enfants munis de lampes des morts et déambulant vers les grands feux de la Saint-Martin similaires à nos feux de la Saint-Jean (dont le bois a été auparavant quête par ces mêmes enfants). C'est près du feu que saint Martin,

descendu du ciel, offre alors ses présents (surtout des fruits et des gâteaux en forme de cornes). Suivant les régions, on le voit déguisé en évêque, trônant sur un siège, ou bien le corps et les membres entourés de paille, tel un ancien dieu de la moisson; ou bien monté sur un cheval blanc (allusion à la fois au dieu Wotan et à la neige qui arrive avec la Saint-Martin) et encore revêtu de fourrure et le corps barbouillé de noir comme certains croquemitaines allemands.

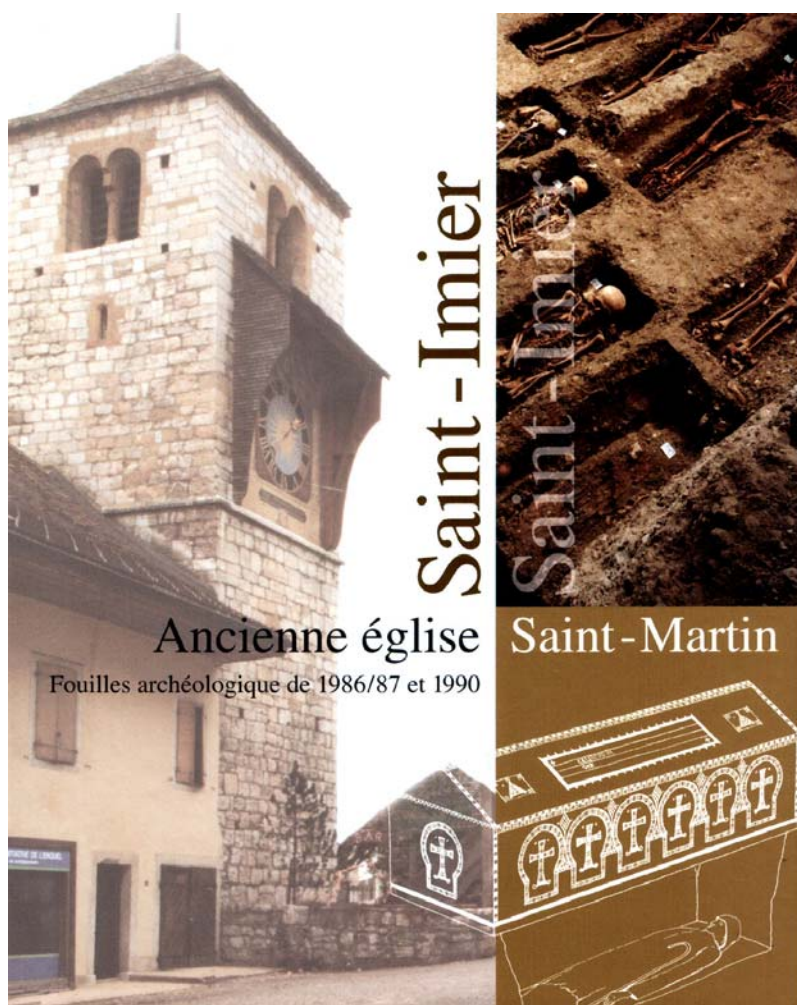
Il serait fastidieux de raconter en détail les nombreuses coutumes qui entourent saint Martin. Néanmoins, ce personnage qui subsiste avec beaucoup de vitalité et dont la fête est prise en charge par les écoles et les organisations de jeunesse, nous paraît rassembler des images et des coutumes très différentes, qui d'ordinaire ne se sont pas conjuguées. A aucun autre moment on ne trouve trace, le même soir, de quêtes d'enfants auprès des adultes et de présents offerts par un personnage «mythique», qui d'ordinaire officie dans les foyers. Ici le bûcher n'est plus dans l'être mais dehors, comme au solstice d'été; les parents se juxtaposent au personnage, présents à ses côtés après avoir donné leur dû.

Les lanternes des morts de l'hiver et les grands feux de joie... la paille, la pauvreté, l'Enfant Jésus, l'évêque et le croquemitaine...

Etrange richesse et grand désordre autour de ce saint dont la fête se situe au carrefour de pratiques catholiques, luthériennes et païennes. Rappelons enfin que ce bienfaiteur des enfants est aussi, et en même temps, patron des pauvres, des ivrognes, des amoureux et des maris cocus... ce qui s'explique par des déplacements quelque peu enchevêtrés : c'est le jour de la Saint-Martin que commençait le petit carême, durant jusqu'à Noël; lors de sa vigile avait lieu une sorte de Carnaval où tout était permis, aux petits et aux grands... et où l'on donnait parfois plus que sa moitié.

extrait du livre de Catherine Lepagnol "Biographies du Père Noël"

(Source :A Van Gennep - Manuel de folklore français contemporain)



Bibliographie concernant le Jura, la Suisse romande

textes de l'expo "Noël" du 29.11.1980 au 4.1.1981 du **Musée d'Ethnographie de Neuchâtel** - Suisse

"Noël, Ombres et Lumières" édité par Delval 1986 de Françoise Baudat

"Noël dans les cantons romands" édité par Payot Lausanne

Mythologie de la Suisse Ancienne (Des pratiques chamaniques et du monde celtique aux métamorphoses moderne
- R. Christinger et W. Borgeaud - Editions Georg et Musée d'Ethnographie de Genève 2000

Fêtes légendaires du Jura bernois de Célestin von Hornstein, Editions Transjurannes à Porrentruy 1978

"Fêtes et traditions en Suisse" - Coutumes hivernales des régions rurales - textes d'Eric Schwabe, Editions Avanti, Neuchâtel 1984

"Les Alpes en fête" - collectif - édité par Presse Migros, Zurich 1997

"Carnavals et fêtes d'hiver" - catalogue de l'exposition à la Galerie de la Bibliothèque publique d'information au Centre Georges Pompidou du 1er février au 23 avril 1984 - édité par le Centre Georges Pompidou, edilec, Paris 1984

"La fête fantôme de St-Imier" de Maurice Born

"La Saint Nicolas fribourgeoise" de Michel Terrapon

extrait de "L'esprit de la fête populaire" paru dans Présence, le cahier no 35 - octobre 1988 - de l'Alliance culturelle romande, Pully

et la Bibliographie de la *fabuleuse histoire du Père Noël*

- Biographies du Père Noël - édité chez Hachette, de Catherine Lepagnol
- Le Père Noël supplicié - édité par les Temps Modernes de Claude Levi-Strauss
- **La Fabuleuse histoire du Père Noël**- édité par les Editions du Rocher, de Tony van Renterghem
- **L'histoire de Noël**- édité chez la Table ronde, de Earl W. Count et Alice Lawson Count
- **L'Album des fêtes de Noël et du Nouvel An autour du Monde** - édité chez Horay 1995, de Sophie Louguine
- **Ethnologie de Noël - Une fête paradoxale** - édité chez Grasset, de Martyne Perrot
- **Sous les images - Noël** - édité au Seuil 2002, de Martyne Perrot
- **Le père Noël par le Père Noël**- édité chez Glénat, de Jean-Claude Baudot
- **Le Père Noël est une Figure**- édité chez Desclée de Brouwer, de Marie-Christine Motet
- **Père Noël** - édité chez Pardès 1999, de Arnaud d'Apremont
- **Noël, l'Avent et après** - édité par Roland Hirlé, Strasbourg, par Catherine Baillaud, Georges Foessel, Roland Oberlé, Tomi Ungerer

"Saint Nicolas - histoire, mythe et légende" - édité par CEM Editions, de Bernard Coussée

"Saint Nicolas. Fêtes et traditions populaires d'aujourd'hui" - édité par Espaces des Hommes 1978, de Colette Méchin

"Saint Nicolas" - édité par Imagerie d'Epinal 1987, de Jean-Marie Cuny

"La nativité et l'arbre de Noël" - édité par Les Editions du Cerf 1993, de Oscar Cullmann

"Le Livre de Noël - Fêtes et traditions de l'Avent à la Chandeleur"- édité par France Loisirs 1998, de Nadine Cretin

- Fêtes et croyances populaires en Europe - Yvonne de Sike - Editions Bordas 1994
- "Les dits de Noël" par Yvonne de Sike, édité chez Hazan, Paris 2001
- Images du Pays de Noël, textes d'après Maître François Lotz, édité chez Clément & Gyss 2000
- "Démons et Merveilles" - Fées, lutins, sorcières et autres créatures fantastiques - d'Edouard Brasey - Editions du Chêne-Hachette 2002
- Mythologie française - Henri Dontenville - Payot 1998

- Légendes de la Mythologie Nordique de Jean Mabire, Editions l'Ancre de Marine, St-Malo 1999